

CHAPITRE II

Madame Marie, que tout contrarie.

Mary aimait à regarder sa mère à distance et la trouvait très jolie, mais, comme elle la connaissait à peine, on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'elle l'aimât beaucoup et sentît vivement sa perte. À la vérité, elle ne la sentit pas du tout, et, comme c'était une enfant très personnelle, elle ne pensa qu'à elle-même, selon son habitude. Si elle

avait été plus âgée, elle se serait
sans doute inquiétée de se voir seule
au monde, mais comme elle était très
jeune et qu'on avait toujours pris soin
d'elle, elle supposa que cela
continuerait. Ce qui la préoccupait
c'était de savoir si elle irait chez des
gens agréables qui seraient polis
envers elle et feraient ses trente-six
volontés comme son Ayah et les
autres domestiques indigènes.

Elle savait qu'elle ne resterait pas avec le pasteur anglais chez qui on l'amena d'abord. Elle ne désirait pas y rester. Ce pasteur était pauvre et père de cinq enfants presque tous du même âge qui portaient des vêtements usés et étaient toujours à se quereller et à s'arracher leurs jouets. Mary détestait leur bungalow en désordre et se montra si désagréable envers eux qu'au bout d'un ou deux jours personne ne

voulait jouer avec elle. Dès le
lendemain de son arrivée ils lui
avaient donné un sobriquet qui la
mettait en rage.

Ce fut Basil qui s'en avisa le
premier. Basil était un petit garçon
aux yeux bleus impudents, au nez
retroussé, et Mary le détestait. Elle
était en train de jouer sous un arbre
un jour, tout comme celui où le
choléra avait éclaté. Elle faisait des
tas de terre et des allées de jardin.

Basil s'approcha pour regarder.

Bientôt il prit intérêt au jeu et voulut

tout à coup suggérer à Mary un

embellissement :

— Pourquoi ne mets-tu pas là un tas

de pierres pour faire une rocaille ?

dit-il, là au milieu.

Et il se baissa pour désigner

l'endroit.

— Va-t'en ! cria Mary. Je ne veux

pas de garçons ici. Va-t'en.

Basil, irrité d'abord, prit le parti de
la taquiner. Il taquinait constamment
ses sœurs. Il se mit à danser autour
d'elle en faisant des grimaces, en
riant et en chantant :

Madame Marie,

Que tout contrarie,

Qu'avez-vous dans votre jardin ?

De la menthe, du romarin,

Et des soucis couleur chagrin.

Il chanta ainsi jusqu'à ce que les autres enfants, l'entendant, vinssent se joindre à la plaisanterie. Et plus Mary se fâchait, plus fort ils chantaient : « Madame Marie, Que tout contrarie », et, après cela, aussi longtemps qu'elle resta avec eux, ils l'appelèrent : « Madame Marie » entre eux et souvent en lui parlant.

— On va t'expédier chez toi, lui dit Basil à la fin de la semaine, et nous en sommes ravis.

— Moi aussi, dit Mary ; où est-ce,
chez moi ?

— Elle ne sait pas ! dit Basil, du
haut de ses sept ans. C'est en
Angleterre, naturellement. Notre
grand'mère y demeure et on y a
envoyé notre sœur May l'an dernier.
Toi, tu ne vas pas chez ta
grand'maman, tu n'en as point. Tu
vas chez ton oncle. Il s'appelle M.
Alexis Craven.

— Je ne sais pas qui c'est,

grommela Mary.

— Ça ne m'étonne pas, dit Basil, tu

ne sais rien du tout. Les filles ne

savent jamais rien. J'ai entendu papa

et maman en parler. Il habite dans

une grande maison très triste, à la

campagne, et personne ne va le voir.

Il est si désagréable qu'il ne veut

voir personne, et, d'ailleurs, personne

n'a envie de le voir. Il est bossu et

tout à fait détestable.

— Je ne te crois pas, dit Mary, et elle lui tourna le dos et se boucha les oreilles pour ne plus rien entendre.

Mais elle y pensa beaucoup après cette conversation. Quand M. et Mme Craford lui dirent, le même soir, qu'on allait l'embarquer pour l'Angleterre dans quelques jours et l'envoyer chez son oncle, M. Alexis Craven, qui habitait au Manoir de Missel, elle prit l'air si indifférent et

si obstinément fermé qu'ils ne surent qu'en penser. Ils essayèrent de lui témoigner de l'affection, mais elle ne fit que détourner la tête quand Mme Craford voulut l'embrasser et que M. Craford lui tapa amicalement sur l'épaule.

— Elle est si laide, la pauvre petite ! dit Mme Craford, et sa mère était une si charmante créature ! Elle avait des manières charmantes aussi, tandis que celles de Mary sont les plus

désagréables que j'aie jamais vues
chez un enfant. Les petits l'appellent
: « Madame Marie, Que tout contrarie
» et quoique ce soit vilain de leur
part, je les comprends un peu.

— Peut-être que, si sa mère avait
montré plus souvent sa charmante
figure et ses charmantes manières
dans la nursery, Mary elle-même
aurait pu en acquérir d'un peu plus
charmantes. C'est triste, à présent
que cette belle jeune femme est

morte, de se rappeler que beaucoup de gens ignoraient même qu'elle eût une enfant.

— Je crois qu'elle ne la regardait presque jamais, soupira Mme Craford.

Quand son Ayah est morte, il ne s'est trouvé personne pour lui donner une pensée. Dire que les domestiques se sont sauvés, la laissant seule dans ce bungalow désert ! Le colonel Mac-Grey dit qu'il est presque tombé à la renverse quand, en ouvrant la

porte, il l'a trouvée au milieu de la
chambre.

Mary fit la longue traversée des
Indes en Angleterre sous l'égide
d'une femme d'officier qui emmenait
son fils et sa fille pour les laisser
en pension. Elle était très absorbée
par ses propres enfants et fut plutôt
soulagée de remettre la petite entre
les mains de la personne que M.
Alexis Craven avait envoyée à sa
rencontre à Londres. C'était la femme

de charge du Manoir, et elle se
nommait Mme Medlock. C'était une
grosse femme aux joues vermeilles,
aux yeux noirs perçants. Elle avait
une robe violet évêque, un mantelet
de soie noire orné d'une frange de
jais, et un chapeau noir garni de
fleurs violettes qui se dressaient et
tremblaient quand elle remuait la tête.
Elle ne plut pas du tout à Mary,
mais comme fort peu de gens lui
plaisaient il n'y avait là rien

d'extraordinaire. D'ailleurs il était clair
que l'impression de Mme Medlock
elle-même n'était pas plus favorable.

— Ma parole ! en voilà un petit
laidron, dit-elle. Et nous avons
entendu dire que sa mère était une
beauté. Sa fille ne tient guère d'elle,
n'est-ce pas, Madame ?

— Peut-être qu'elle gagnera en
grandissant, dit avec bienveillance la
femme d'officier. Si elle n'était pas si
jaune et avait une expression plus

aimable, ses traits sont assez fins.

Les enfants changent tellement !

— Il faudra qu'elle change joliment,

répondit Mme Medlock, et il n'y a

rien au Manoir de Missel qui puisse

l'y aider beaucoup, à mon humble

avis.

Toutes deux pensaient que Mary

n'écoutait pas, parce qu'elle se tenait

un peu à l'écart, à la fenêtre de

l'hôtel où les voyageuses étaient

descendues. Elle regardait les

omnibus, les fiacres, et les passants

; mais elle entendit très bien et sa

curiosité fut vivement excitée à

l'égard de son oncle et de l'endroit

qu'il habitait. Quelle sorte d'endroit

était-ce, et comment serait-il, lui ?

Qu'était-ce qu'un bossu ? Elle n'en

avait jamais vu. Peut-être qu'il n'y en

avait pas aux Indes.

Depuis qu'elle habitait chez des

étrangers et n'avait plus d'Ayah, elle

avait commencé à se sentir très

seule et à avoir des pensées
singulières, toutes nouvelles pour elle.
Elle avait commencé à se demander
pourquoi elle n'avait jamais eu
l'impression d'appartenir à quelqu'un,
même quand son père et sa mère
vivaient encore. Les autres enfants
avaient l'air d'appartenir à leurs pères
et à leurs mères, mais elle n'avait
jamais semblé être la petite fille de
personne. Elle avait eu des
domestiques, des jouets, de quoi

manger et se vêtir, mais personne ne s'était jamais occupé d'elle. Elle ne savait pas que ce fût parce qu'elle était désagréable. D'ailleurs elle ne se savait pas désagréable. Elle trouvait souvent que les autres gens l'étaient mais ne pensait pas l'être elle-même.

Il lui semblait que Mme Medlock était bien la personne la plus désagréable qu'elle eût jamais vue, avec sa figure vulgaire, haute en couleur, et son

chapeau d'une élégance vulgaire
aussi. Lorsque, le lendemain, elles se
mirent en voyage pour le comté
d'York, Mary traversa la gare jusqu'au
train, la tête haute essayant de se
tenir aussi à l'écart que possible,
pour ne pas avoir l'air d'être avec
cette personne. Cela l'aurait irritée de
penser que les gens pourraient la
prendre pour sa petite fille.

Mme Medlock, elle, n'avait cure ni de
Mary ni de ses pensées. C'était le

genre de personnes qui se piquent de
savoir tenir les enfants à leur place.

Elle avait une place confortable et
bien payée comme femme de charge
du manoir, et la seule façon dont
elle pût la conserver était de faire
tout de suite ce que M. Alexis
Craven lui disait de faire. Elle n'avait
même pas risqué une question.

— Le capitaine Lennox et sa femme
sont morts du choléra, avait dit M.

Craven de son ton froid et bref. Le

capitaine Lennox était le frère de ma
femme et je suis le tuteur de leur
fille. L'enfant doit venir ici. Il faut
que vous alliez à Londres pour la
ramener vous-même.

Ainsi elle avait bouclé sa petite malle
et pris le train.

Mary était assise dans son coin du
compartiment avec une vilaine figure
morose. Elle n'avait rien à lire ni à
regarder et elle avait croisé sur ses
genoux ses petites mains gantées de

noir. Sa robe noire la faisait paraître plus jaune que jamais et des mèches de cheveux filasse s'échappaient de son chapeau de crêpe.

— Je n'ai jamais vu de ma vie une enfant qui ait l'air aussi volontaire et aussi maussade, pensait Mme Medlock. Elle n'avait jamais vu non plus d'enfant qui se tînt si tranquille sans rien faire, et à la fin elle se lassa de la regarder et commença à parler d'une voix forte et dure.

— Je pense que je ne ferais pas mal de vous dire un peu où vous allez, dit-elle. Savez-vous quelque chose de votre oncle ?

— Non, dit Mary.

— Vous n'avez jamais entendu votre papa et votre maman en parler ?

— Non ! dit Mary, fronçant les sourcils.

Elle fronçait les sourcils parce qu'elle se rappelait que son papa et sa maman n'avaient jamais causé avec

elle de rien. Certainement ils ne lui
avaient jamais rien raconté.

— Hum ! marmotta Mme Medlock,
regardant fixement l'étrange petite
figure fermée.

Elle ne dit plus rien pendant
quelques instants, puis recommença :

— Je pense que je ne ferais pas
mal de vous mettre un peu au
courant pour vous préparer. Vous
allez dans une drôle de maison.

Mary ne dit mot et Mme Medlock
sembla plutôt déconfite par cette
apparente indifférence, mais après
avoir repris haleine, elle continua :
— Ce n'est pas que ce ne soit pas
une grande et belle propriété dans le
genre lugubre, et M. Craven en est
fier à sa manière qui est plutôt
lugubre aussi. La maison a six cents
ans, et elle est sur la lisière de la
lande, et contient près de cent
chambres, la plupart fermées à clef

d'ailleurs. Il y a des tableaux partout
et de beaux vieux meubles, et des
choses qui sont là depuis des siècles
; il y a tout autour un grand parc,
et des jardins et des arbres, avec
des branches qui traînent à terre –
certains d'entre eux...

Elle s'arrêta et reprit de nouveau
haleine. « Mais c'est tout » conclut-
elle tout à coup.

Mary avait commencé à écouter
malgré elle. Tout cela semblait si

différent des Indes et tout ce qui
était nouveau l'attirait. Mais elle se
gardait bien de montrer son intérêt.
C'était là une de ses particularités
désagréables, aussi elle ne broncha
pas.

— Eh bien, dit Mme Medlock, qu'en
dites-vous ?

— Rien, dit-elle, je ne connais rien
de pareil.

Mme Medlock eut un rire bref.

— Eh ! dit-elle, on vous prendrait pour une vieille femme, – cela vous est donc égal ?

— Peu importe, dit Mary, que cela me soit égal ou non.

— Là vous avez raison, dit Mme Medlock, cela n'y changera rien. Pourquoi vous devez habiter Missel, je n'en sais rien : peut-être parce que c'est le plus simple. Lui ne se mettra pas en peine de vous, c'est

sûr et certain. Il ne se met en peine
de personne.

Elle s'arrêta comme si elle se
rappelait quelque chose à temps.

— Il est un peu bossu, reprit-elle,
c'est ce qui l'a aigri. Comme jeune
homme il était toujours morose et n'a
profité en rien de tout son argent et
de sa belle propriété avant de se
marier.

Mary s'était tournée vers sa
compagne en dépit de son intention

de paraître indifférente. Elle n'avait
jamais eu l'idée que le bossu fût
marié et en éprouvait quelque
surprise.

Mme Medlock s'en aperçut, et, comme
elle était bavarde, elle continua avec
plus d'entrain. C'était en tout cas un
moyen de passer le temps.

— Sa femme était une jolie et
charmante créature et il aurait été au
bout du monde pour lui procurer un
brin d'herbe si elle en avait eu

envie. Personne ne pensait qu'elle
l'épouserait, mais elle l'a fait, et les
gens ont dit que c'était pour son
argent. Mais ce n'est pas vrai,
ajouta-t-elle d'un ton péremptoire.

Quand elle est morte...

Mary eut un petit sursaut involontaire.

— Oh ! est-ce qu'elle est morte ?

s'écria-t-elle malgré elle.

Elle venait de se rappeler un conte
de fées français intitulé *Riquet à la
Houpe*. C'était l'histoire d'un bossu

et d'une belle princesse et elle avait éprouvé soudain un sentiment de pitié pour Alexis Craven.

— Oui, elle est morte, répondit Mme Medlock. Et cela l'a rendu plus bizarre que jamais. Il ne se soucie de personne. Il ne veut pas voir les gens. La plupart du temps il est absent, et, quand il est à Missel il s'enferme dans l'aile gauche de la maison et ne se laisse voir à personne qu'à Pitcher. Pitcher est un

vieux bonhomme, mais il l'a soigné
enfant et connaît ses manies.

Tout cela ressemblait à une histoire
dans un livre et réjouit médiocrement

Mary. Une maison avec cent

chambres presque toutes fermées, sur
la lisière d'une lande... Qu'est-ce que
cela pouvait bien être, une lande ?

C'était lugubre ! Un homme bossu qui
s'enfermait aussi ! Elle regarda par la
fenêtre en pinçant les lèvres et il lui
sembla tout naturel que la pluie eût

commencé à tomber à torrents, en
lignes obliques et grisâtres, battant et
inondant les vitres. Si la jolie femme
avait été vivante elle aurait pu
égayer un peu la maison rien qu'en
s'y montrant, belle comme sa propre
mère, et, comme elle habillée, pour
sortir, de robes tout en dentelle ;
mais elle n'y était plus.

— Pas besoin de vous attendre à le
voir, parce qu'il y a dix à parier
contre un que vous ne le verrez pas,

dit Mme Medlock, et il ne faut pas
vous attendre à avoir des gens à qui
parler. Vous pourrez jouer seule et
vous débrouiller. On vous dira quelles
sont les chambres où vous pouvez
entrer et celles qui vous seront
défendues. Pour des jardins il y en a
assez. Mais, quand vous serez dans
la maison, n'allez pas vous y
promener en fourrant votre nez
partout.

M. Craven ne l'entend pas de cette
oreille.

— Je n'aurai aucune envie de fourrer
mon nez partout, répondit la
maussade petite Mary.

Et aussi subitement qu'elle avait
commencé à plaindre M. Alexis

Craven, elle cessa d'en avoir pitié et
se dit qu'il était assez désagréable
pour mériter tous ses malheurs.

Et, se tournant vers les vitres du
compartiment, ruisselantes de pluie,

elle regarda la tourmente grise qui
semblait devoir durer éternellement.

Elle la regarda si longtemps et si
fixement que le gris s'assombrit de
plus en plus devant ses yeux et
qu'elle s'endormit.